

CHAPITRE IV.

De la Fièvre continue-aiguë.

Qui sont
ceux qui sont
exposés à
cette Mala-
die.

CETTE fièvre est appelée *aiguë*, *ardente* ou *inflammatoire* (1). Elle attaque le plus ordinaire-

(1) Les personnes qui ont déjà quelques connoissances des Maladies, seront sans doute étonnées que M. BUCHAN confonde, sous le nom de *fièvre continue-aiguë*, la *fièvre ardente* & la *fièvre inflammatoire*. Les anciens, diront-ils, en ont fait des Maladies très-distinctes. GALLIEN, d'après HYPOCRATE, & tous les Auteurs qui les ont imités, ont décrit particulièrement la *fièvre ardente* sous le nom de *causus*, &c.

Ce qu'on
doit enten-
dre par fièvre
continue-aiguë.

Mais il n'est point de Praticien qui ne dise avec M. LE ROY, que le mot *causus*, que l'on a traduit par *fièvre ardente*, *fièvre chaude*, étoit quelquefois employé par HYPOCRATE, pour signifier, une *fièvre forte*, une *fièvre vive*, en un mot, pour signifier non l'espèce, mais le degré de la *fièvre*; & que pour l'ordinaire, ils s'en servoient pour désigner, en général, les *fièvres aiguës*, dangereuses & meurtrières. *Mémoires sur les fièvres*, ou *Mélanges de Physique & de Médecine*, T. I, p. 232 & suiv.

Division
chimérique
de cette fièvre.

La *fièvre continue aiguë*, dont il est ici question, a tous ces caractères. Aussi les *symptômes* divers, dont elle est accompagnée, ont-ils donné le change aux Écrivains qui, emportés par un zèle trompeur, en ont fait autant d'espèces de *fièvres*, dont ils ont tiré les noms du *symptôme* qui les frappoit le plus. C'est de là que sont venues toutes ces *fièvres* chimériques, nommées dans leurs écrits: *ardente*, quand une chaleur brûlante dominoit: *épiéle*, quand cette chaleur dominante étoit mêlée d'un sentiment de froid dans les *extrémités*: *tipprie*, quand cette même chaleur paroïssoit être plus interne, & que le froid se manifestoit aux *extrémités*: *comateuse*, quand il y avoit assoupissement: *singultueuse*, quand il y avoit du *hoquet*: *anabélose*, quand la *respiration* étoit difficile: *anxieuse*, quand le malade

ment les jeunes gens, ou ceux qui sont dans la vigueur de l'âge, surtout ceux de ces derniers qui vivent dans l'abondance, qui ont beaucoup de sang, qui ont les fibres fortes & élastiques.

Cette fièvre est de toutes les saisons; mais elle est plus fréquente au printemps & au commencement de l'été.

Dans quelle
saison elle est
plus fré-
quente.

§ I.

Causes de la Fièvre continue - aiguë.

LA fièvre continue - aiguë est occasionnée par tout ce qui peut échauffer le corps & augmenter la quantité du sang, comme des excès en tout genre. Ainsi, faire un violent exercice, dormir au soleil, boire des liqueurs fortes, manger des aliments

éprouvoit des anxiétés : syncopale, quand il éprouvoit des syncopes : typhodes, quand il éprouvoit des sueurs : bilieuse, lorsqu'elle étoit accompagnée d'une évacuation abondante de bile, &c.

Nous ne finirions pas, si nous voulions seulement donner les noms de toutes les espèces de fièvres continues - aiguës, qu'ont imaginées la vanité & l'ostentation. Mais laissons là toutes ces futilités, qui ne tendent qu'à embarrasser la pratique. La prudence ne veut pas qu'on attache la méthode de guérir à un vain nom. Cette méthode doit porter sur une base plus solide.

Ainsi, contentons-nous de dire que la Nature ne nous présente que deux espèces de fièvres continues - aiguës, la bénigne & la maligne : distinction fondée en raison du danger & des symptômes, qui, familiers à cette dernière, ne s'observent pas dans la fièvre bénigne : que même cette division n'est pas toujours distincte aux yeux les plus exercés; & que quelquefois la fièvre continue - aiguë bénigne s'écarte de la marche connue, devient dangereuse, & prend un aspect de malignité par un mauvais régime, ou par un traitement mal-entendu, comme l'auteur le dit ci-après, & comme il le dira, Chapitre IX, qui traite de la fièvre maligne.

Il n'y a que
deux espèces
de fièvres
continues -
aiguës, la bé-
nigne & la
maligne.

épîcés, se livrer au luxe de la table sans faire un exercice suffisant, &c., peuvent causer cette fièvre. Tout ce qui peut supprimer la *transpiration*, comme de coucher sur un terrain humide, de boire des liqueurs froides quand on a chaud, de passer les nuits, &c., peut encore y donner lieu.

§ II.

*Symptômes de la Fièvre continue-aiguë.*Symptômes
précurseurs.

LA fièvre continue-aiguë est ordinairement annoncée par un resserrement ou un froid général, qui est bientôt suivi d'une grande chaleur, d'un pouls plein & fréquent, d'une douleur de tête, d'une sécheresse à la peau, de rougeur aux yeux, d'un teint animé, & de douleurs dans le dos, les reins, &c.

Symptômes
caractéristi-
ques.

A tous ces symptômes succèdent une difficulté de respirer, des anxiétés & des envies de vomir. Le malade se plaint d'une grande soif, repousse les *alimens* solides, ne dort point: pour l'ordinaire, sa langue est noire & rude.

Symptômes
dangereux.

Le délire, une agitation excessive, l'oppression de poitrine à un haut degré, la respiration laborieuse, les soubresauts des tendons, le hoquet, le froid des extrémités, les sueurs visqueuses, l'écoulement involontaire des urines, sont tous des symptômes très-alarmans.

Il faut ap-
porter du se-
cours au ma-
lade dès que
la Maladie se
déclare.
Pourquoi?

Comme cette Maladie est toujours accompagnée de danger, il faut, aussi-tôt qu'elle se déclare, employer les meilleurs secours de l'art: car, dans le commencement, le Médecin peut bien être utile au malade; mais si on laisse la Maladie faire son progrès, tout son savoir devient souvent inutile; aussi n'y a-t-il rien de plus inexplicable que la conduite de ceux qui, ayant la faculté d'avoir tous les

les

les secours nécessaires, dès que la Maladie s'annonce, attendent cependant que le malade soit à l'extrémité.

En effet, c'est en vain qu'on espérera du soulagement de la Médecine, lorsque la Maladie sera devenue incurable par les délais ou le mauvais traitement, & que les forces du malade seront épuisées. Les Médecins peuvent, à la vérité, aider la Nature; mais leurs efforts seront toujours superflus, lorsqu'elle ne sera plus capable de les seconder (2).

(2) Il est donc de la plus grande importance que les malades réclament, sans aucun délai, les secours d'un Médecin éclairé, surtout lorsqu'ils sont attaqués de Maladies aussi graves, & dont le traitement est aussi épineux.

Presque tous les hommes ont la dangereuse & coupable habitude de traiter de bagatelle le commencement de leurs Maladies. On les voit même chercher à vaincre le mal : on les voit continuer leurs occupations & leur manière de vivre, jusqu'à ce qu'accablés sous le fardeau, ils tombent, selon leurs propres expressions, *comme une masse*.

Mais la Maladie alors a déjà fait des progrès considérables; & celle dont la marche est extrêmement rapide, qui est extrêmement *vigoureuse*, telle qu'est presque toujours celle dont il est ici question, est déjà à son état, que l'on n'a pas encore commencé à agir, de concert avec la Nature, pour la combattre. Quand le Médecin arrive, il ne peut que gémir de ce qu'on a perdu les premiers jours, dont dépend toujours, dans ces cas, le succès. Il prescrit un régime & des remèdes relatifs à l'état actuel de la Maladie; mais on n'a pas fait précéder les boisson abondantes, les saignées & autres remèdes convenables; & le malade, qui n'a cherché, au contraire, qu'à braver le mal; qui s'est souvent gorgé de nourriture, de vin, de liqueurs, d'elixirs, de thériaque & autres drogues qui n'ont fait qu'allumer le feu dont il est embrasé, que mettre plus d'acreté dans les humeurs; qu'augmenter la rigidité & la constriction des vaisseaux, meurt, malgré tous les soins

(Lisez, avant d'aller plus loin, les Chap. I & II de ce Vol.)

§ III.

Régime qu'il faut prescrire à ceux qui sont atteints de Fièvre continue aiguë.

Quelles sont les indications à remplir dans le traitement de cette Maladie. D'APRÈS les symptômes de cette maladie, il est évident que les humeurs sont trop visqueuses, trop âcres; que la transpiration, les urines, la salive, toutes les autres sécrétions, sont en trop petite quantité: qu'il y a de la rigidité, de la constriction dans les vaisseaux, & que la chaleur de tout le corps est trop forte. Tout nous prouve donc la nécessité d'un régime capable de délayer le sang, de détruire l'acrimonie des humeurs, de tempérer la chaleur excessive, de détruire l'état spasmodique des vaisseaux, & d'exciter par là les sécrétions.

Boissons délayantes acidulées; Pour remplir toutes ces indications importantes; le malade usera abondamment de boissons délayantes, telles que la tisane de gruau ou d'avoine, ou le petit-lait clarifié; la tisane d'orge, la décoction de pommes, &c. On acidulera toutes ces tisanes avec du suc d'orange ou de la gelée de groseilles, de framboises, &c.

Petit-lait d'orange; manière de le préparer. Le petit-lait fait avec le suc d'orange est une boisson excellente dans ces cas. Pour le préparer, on fait bouillir dans égales parties de lait & d'eau,

du Médecin: ou, s'il survit, les aliments, les choses échauffantes qu'il a pris dans le commencement, lui laissent le germe de quelque Maladie de langueur, qui, se fortifiant peu à peu, éclate au bout de quelque temps, & lui fait achever, par de longues souffrances, la mort qu'il désire comme le terme de ses maux.

une orange amère coupée par tranches, jusqu'à ce que le caillé se sépare. Si on ne peut avoir d'orange, un citron, une pincée de crème de tartre, ou une cuillerée de vinaigre, produiront le même effet. Après que le petit-lait a bouilli, & qu'il est clarifié, on peut ajouter, selon les circonstances, deux ou trois cuillerées de vin blanc. (Les circonstances qui exigent le vin, sont très-rare dans le commencement des Maladies aiguës. En général, cet excellent cordial n'est indiqué que dans les cas de foiblesse, après les évacuations, &c.)

Si le malade est resserré, on lui donnera une *tisane* faite avec une once de tamarin, deux onces de raisins secs, & deux ou trois figues. On fait bouillir toutes ces substances dans trois chopines d'eau, jusqu'à réduction d'un quart. Cette *tisane* plaît singulièrement au malade, & il peut en boire à discrétion. La *tisane pectorale commune* convient également dans ce cas. On en donne une tasse toutes les deux heures, & même plus souvent, si la chaleur & la soif sont violentes.

Toutes ces *tisanes* doivent être bues un peu chaudes. On ne les donne, dans le commencement de la Maladie, qu'en petite quantité; mais à mesure qu'elle avance, il faut les donner à plus forte dose & plus souvent, afin d'aider la Nature à expulser la manière morbifique par les différentes excretions.

Nous avons détaillé un grand nombre de boissons, pour que le malade soit en état de choisir celle qui lui sera la plus agréable, & que quand il sera fatigué de l'une, il puisse recourir à une autre.

Les *alimens* du malade doivent être en petite quantité & très-légers: on lui interdira toute espèce de nourriture où il entre de la viande, même

Tisane
fortique le
malade est
resserré.

Toutes ces
boissons doi-
vent être un
peu chaudes.
Comment
elles doivent
être adminis-
trées.

Pourquoi on
prescrit plu-
sieurs boif-
sons de mê-
me espèce.

Quels doi-
vent être les
alimens d'un
malade.

Point de
bouillon,
même de
poulet.

les bouillons de poulet: on ne lui permettra que du *gruau*, de la *panade*, ou du *pain léger* bouilli dans de l'eau. On peut ajouter à ces *alimens* quelques grains de *sél commun*, ou un peu de *sucré*, pour les rendre plus supportables. Le malade peut encore manger quelques *pommes cuites*, avec un peu de *sucré*, du pain rôti, avec de la *gelée de groseilles*, des *pruneaux cuits*, &c. (3)

Prudence
avec laquelle
il faut admi-
nistrer les
alimens dans
cette Mala-
die.

(3) Il faut être très-circonspect dans l'administration des *alimens*. Il est certain que, dans cette Maladie, il faut interdire toute nourriture dans laquelle il entre de la viande: mais les autres *alimens* que propose M. BUCHAN, ne doivent pas encore être donnés sans réflexion. Quelque simples, quelque faciles à digérer qu'ils soient, dans la plupart des cas, ils seroient dangereux dans nos climats, quand la Maladie est très-grave. Il faut alors que le malade s'en passe absolument. La *fièvre continue-aigüe grave*, est une de ces Maladies dans lesquelles on voit les malades rester des sept, neuf, onze, quatorze jours à la seule *tisane*, sans éprouver d'appétit pour aucune espèce d'*alimens*.

Quel est le
guide qu'on
doit suivre
dans l'admi-
nistration
des alimens.

En général, c'est l'appétit qui doit nous guider; & plus la Maladie est violente, & moins l'appétit se fait sentir. Un malade qui sera persuadé du danger des *alimens*, dans les Maladies *aigües*, refusera tous ceux qu'on lui présentera, toutes les fois que son *estomac* ne les lui demandera pas; & il ne les lui demandera jamais, ou presque jamais, dans le début, dans l'accroissement & dans l'état de la Maladie, si on excepte cependant les *fièvres bilieuses, nerveuses*, &c., où la Nature demande à être soutenue par quelques *alimens*, qui, en outre, servent dans ces Maladies, surtout dans la dernière, à combattre la tendance des humeurs à la *putridité*, comme nous l'avons fait voir ci-devant, note 3 du Chap. I de ce vol., & comme nous le dirons, Chap. VIII & IX de ce même Volume.

Ce n'est donc que lorsque la Nature s'est débarrassée de la matière morbifique par les *évacuations*, que l'*estomac* commence à sentir des besoins qu'il faut satisfaire, comme on le dira ci-après, en administrant des nourritures *réstaurantes* & de facile *digestion*.

On ne peut rien procurer au malade de plus agréable qu'un *air frais*, ainsi qu'il a déjà été dit, Tom. I, Chap. IV. On fera circuler cet *air* dans sa chambre, surtout dans les temps chauds; mais il ne faut le faire qu'avec les précautions nécessaires, pour que le malade n'ait point froid, & qu'il ne s'enrhume point.

Avantage de l'air frais.
Précaution avec laquelle il faut le procurer au malade.

On a pour habitude, dans les *fièvres*, de surcharger le malade de couvertures, sous prétexte d'exciter la *fièvre* & de le défendre du froid. Cet usage ne peut avoir que des suites fâcheuses. Il augmente la chaleur du corps, fatigue le malade, & s'oppose à la *transpiration*, loin de la favoriser, comme on l'a fait voir ci-devant, pag. 27, 28, & note 7 de ce Volume.

Dangers de surcharger le malade de couvertures.

Lorsque le malade en a la force, il peut se tenir de temps en temps sur son séant. Ce changement de position produit souvent de fort bons effets: il soulage la tête, en ralentissant la vitesse avec laquelle le *sang* se porte au *cerveau*. Cependant cette position ne doit pas être continuée trop long-temps; & si le malade a de la disposition à *suer*, il fera plus sûr de le laisser couché, ayant seulement soin de lui élever la tête avec des oreillers.

Il est avantageux pour le malade d'être de temps en temps sur son séant, ou d'avoir la tête élevée.

On réussira singulièrement à rafraîchir le malade, en arrosant sa chambre avec du *vinaigre* & du *suc de citron*, ou avec du *vinaigre* & de l'*eau-rose*, dans lesquels on aura dissous un peu de *sel de nitre*, ainsi qu'on l'a déjà prescrit, Tom. I, Chap. IV. Il faut répéter cette asperision souvent

Manière de rafraîchir la chambre.

Cependant, dans les Maladies moins graves, on pourra accorder de ces *alimens*, deux fois par jour; & dans celles qui n'annoncent aucun danger, on pourra en donner toutes les huit heures, ou trois fois par jour.

Et la bouche
du malade.

dans la journée, surtout si la saison est chaude. On rafraîchira la bouche du malade en lui faisant prendre souvent une gorgée de *mixture* faite avec l'eau & le miel, à laquelle on ajoutera un peu de *vinaigre*. Une décoction de *figues* dans de l'eau d'*orge* produira le même effet.

(Le malade prendra ces liqueurs froides: il en roulera une gorgée dans sa bouche, jusqu'à ce que la liqueur soit réchauffée; alors il la rejettera. Il réitérera cette opération toutes les demi-heures, toutes les heures, plus ou moins, autant que cela lui paroîtra agréable. Il peut mâcher, dans la même intention, un zeste d'*orange* dont on a ôté l'écorce, & dont il rejettera la partie fibreuse. Un peu de *gelée de groseille*, ou de *gelée de pommes*, convient également; mais plus le malade boira, & moins il aura besoin de ces secours.)

Bains de
pieds & de
mains.

Il faut encore tremper les pieds & les mains du malade dans de l'eau tiède plusieurs fois dans la journée, surtout quand la tête est affectée.

Circonstan-
ces qui indi-
quent d'ajou-
ter du vinai-
gre à l'eau de
ces bains.

(S'il y a beaucoup de chaleur, il faut ajouter du *vinaigre* à cette eau: on en mettra un demi-setier, plus ou moins, par *bain*, selon le degré de cette chaleur. Dans l'intervalle de ces *bains*, qu'on répétera au moins deux fois par jour, on appliquera des linges ou des flanelles trempés aussi dans de l'eau tiède, sur les jambes, sur les cuisses, sur le ventre du malade: on les renouvellera quand ils seront secs.)

Il faut que
le malade soit
tranquille;
qu'il ne voye
pas de com-
pagnie, &c.

Il faut que le malade soit parfaitement tranquille, parfaitement à son aise. La compagnie, le bruit, tout ce qui est capable de porter du trouble dans l'ame ou dans l'esprit, est nuisible: même une trop vive lumière, & tout ce qui affecte les sens trop fortement, doivent être soigneusement évités.

Il ne faut avoir, pour le servir, que le moins de personnes possible. Quand elles lui conviennent, elles ne doivent pas être changées trop souvent, ainsi qu'on l'a déjà observé, Tom. I, Chap. X.

On agira plus prudemment en satisfaisant ses fantaisies, qu'en le contrariant. Il arrivera même souvent que la promesse de ce qu'il demande le flattera tout autant que la réalité, comme nous l'avons déjà fait voir, pag. 28 & note 3 de ce Vol.

Il faut, mais prudemment flatter les goûts & les desirs du malade.

§ IV.

Remèdes qu'il faut administrer aux malades de tout âge, atteints de Fièvre continue-aiguë.

LA saignée est de la plus grande importance dans cette fièvre, ainsi que dans toutes celles qui sont accompagnées d'un *pouls vis, dur & plein*: elle doit toujours être faite dès l'instant que les *symptômes d'inflammation* se manifestent. La quantité de *sang* que l'on tire doit être proportionnée aux forces du malade & à la violence de la Maladie.

Importance de la saignée dans cette Maladie.

Si, après la première saignée, la fièvre augmentoit, & si le *pouls* devenoit plus *dur*, il seroit nécessaire de venir à une seconde saignée, peut-être à une troisième, & même à une quatrième, ce qui peut se faire à un intervalle de douze, dix-huit, vingt-quatre heures l'une de l'autre, ou même davantage, si les *symptômes* le permettent. Mais si le *pouls* se maintient dans sa *mollesse*, si le malade se trouve passablement à son aise après la première saignée, elle ne doit point être répétée (4).

Quand & combien de fois il faut la répéter.

(4) L'intervalle que propose ici l'Auteur entre chaque saignée, peut être trop long dans bien des circonstances. 11

Mixture rafraîchissante qu'on doit prescrire lorsque la

Si la chaleur & la fièvre sont très-fortes, on donnera au malade une *mixture* composée de cette manière :

est des cas où la première *saignée*, qui doit être copieuse, toujours relative cependant aux forces du malade, demandée, quatre ou six heures après, à être suivie d'une seconde : c'est la conduite qu'il faut tenir, toutes les fois que le *pouls* reste *dur & fort* ; à plus forte raison, comme le dit fort bien M. BUCHAN, quand il acquiert plus de *durété*, plus de *force* après cette première *saignée*, ainsi qu'il arrive quelquefois.

Il est rare qu'il faille plus de trois saignées ; car il ne faut pas saigner jusqu'à éteindre la fièvre. Pourquoi ?

Si, après la seconde *saignée*, le *pouls* conserve encore ces mêmes qualités, il faut, dix ou douze heures après, procéder à une troisième, qui souvent, & presque toujours, doit être la dernière quand les trois *saignées* ont été faites dans les vingt-quatre heures. Car HYPPOCRATE ne saignoit point pour éteindre entièrement la *fièvre*, mais seulement pour en modérer l'excès. La *fièvre* est si nécessaire, pour la *côction* & la *résolution*, que très-souvent, dans la pratique, nous sommes obligés d'en exciter une artificielle, soit pour soutenir ou ranimer les forces de la Nature, dans les *Maladies aiguës*, soit pour donner du mouvement aux humeurs qui croupissent dans les *Maladies chroniques*, comme nous le ferons voir, note suivante.

La justesse & la modération, qui étoient les règles d'HYPPOCRATE, doivent donc être les nôtres. Il ne saignoit jamais que dans le besoin, & qu'autant qu'il étoit nécessaire. Il se gardoit de prescrire cette opération aux gens épuisés & débiles, même dans les *Maladies aiguës* ; comme les Praticiens savent s'en abstenir dans les *petites-véroles ordinaires*, où les forces de la Nature n'excèdent point, dans la crainte de s'opposer à l'expulsion de la matière morbifique.

Dangerouse prétention de ceux qui saignent pour évacuer l'humeur morbifique.

Cette prudence d'HYPPOCRATE est, dit M. CLERC, une belle satire contre la conduite de ces Médecins altérés de *sang*, qui prodiguent témérairement celui des malades. On ne peut jamais faire sortir toute l'humeur morbifique avec le *sang*, à moins qu'on ne l'épuise entièrement. Cette fortie est l'ouvrage de la Nature seule.

Idee qu'on doit se faire de la saignée.

Nous ne devons donc regarder la *saignée*, dont nous sommes trop prodigues ou trop avares, quand nous ne l'or-

Traitement de la Fièvre continue-aiguë. 73

Prenez d'eau rose, une once ; chaleur & la
d'eau commune deux onces. fièvre sont
de sirop de vinaigre framboisé, demi-once. très-fortes.

Mélez. On peut mettre un peu de sucre à la place du sirop.

Ajoutez d'esprit de vitriol dulcifié, quarante ou cinquante gouttes.

On donnera cette *potion* toutes les trois ou quatre heures, tant que la *fièvre* sera violente; ensuite il suffira de la donner toutes les cinq ou six heures (5).

donnons que par système ou par habitude, que comme un remède palliatif, calmant & résolutif.

(5) On voit que M. BUCHAN n'entend pas qu'on saigne jusqu'à ce que la *fièvre* soit entièrement éteinte, puisqu'il prescrit une *potion rafraîchissante* pour la modérer, lorsqu'après les trois saignées elle est encore violente. On ne sauroit donc trop le répéter : il ne faut jamais tenter d'éteindre absolument la *fièvre*. La *fièvre*, comme nous l'avons déjà dit ci-devant, page 19 de ce vol., n'est qu'un effort de la Nature, pour se débarrasser de la matière morbifique.

Nos soins doivent donc se borner à calmer ses efforts, En quoi quand ils l'emportent sur les forces du malade; à laisser agir consiste le la Nature, quand ses efforts sont proportionnels avec la ré-travail du sistance que leur oppose le malade; enfin, à donner des for-Médecin, ces à la Nature, quand cette résistance l'emporte sur elle. dans la plu-part des Ma-ladies aiguës, Voilà en peu de mots, en quoi consiste toute la Médecine, dans les *fièvres continues-aiguës*, dans les *fièvres* qui surviennent à l'apoplexie & à la paralysie; dans la *pleurésie*, la *péritonéumonie*, l'angine, la *petite-vérole*, &c. Voilà tout ce qu'on a voulu dire dans des milliers de volumes qui ont été écrits sur cette partie de notre art : cependant voilà ce que nous apprend la simple observation, aidée de la réflexion.

Il est important d'observer ici que nous désignons le genre des Maladies, dans lesquelles la *fièvre* est le premier instrument de guérison, parce qu'il en est d'autres, où non seulement elle seroit un obstacle à cette guérison, mais même où elle deviendroit mortelle, si on ne l'arrêtoit, parce Maladies où il est important d'éteindre la *fièvre*.

Ce qu'il faut
donner lorsqu'
le malade a des
envies de vomir ;

Si le malade se sent des maux de cœur & des envies de vomir, il faudra seconder les efforts de la Nature, en lui donnant une *infusion* légère de fleurs de *camomille*, ou simplement de l'eau tiède. (Mais s'il ne vomit pas par ces seuls secours, & que les soulèvemens de cœur persistent, il faudra lui donner quinze grains d'*ipécacuanha* en poudre dans un verre d'eau, comme nous l'avons prescrit ci-devant, note 4 du Chap III de ce Volume.)

Lorsque le
ventre est
dur & resser-
ré.

Si le ventre est dur, resseré, le malade prendra tous les jours un *lavement* composé de moitié d'eau & de lait, d'un peu de sel, & d'une cuillerée d'huile, ou d'un peu de *beurre frais*.

Que si ce *lavement* n'a pas l'effet désiré, on ajoutera de temps en temps, dans la boisson du malade, une cuillerée à café de *magnésie blanche* ou de *crème de tartre*. On pourra lui faire prendre aussi dans ce cas, des *tamarins*, des *pruneaux*, des *pommes cuites*, &c. (6)

qu'elle constitue elle seule la Maladie : par exemple, les *fièvres intermittentes* simples, & à plus forte raison celles qui sont irrégulières, & dont les *symptômes* sont dangereux, les *fièvres nerveuses*, les *fièvres malignes*, *putrides*, &c. On sent que dans ces cas, le malade ne peut être guéri que par l'expulsion entière de la *fièvre*.

Il en est de même de la *fièvre* qui accompagne la *colique néphrétique*. Bien loin de contribuer à la sortie du gravier ou des petites *pierres* qui occasionnent cette *colique*, la *fièvre* ne tend, le plus souvent, qu'à les fixer par l'*inflammation* qu'elle suscite dans les *reins*. La *fièvre* qui accompagne la *pierre* dans la *vesse*; celle qui survient aux *opérations chirurgicales*, aux *luxations*, aux *fractures*, aux *plaies*, aux *piqûres*, aux *déchirures des chairs*, des *tendons*, des *ligamens*, des *nerfs*, &c., n'est pas moins dangereuse, & n'exige pas moins qu'on se hâte de la guérir, comme on le verra dans chacun des articles qui traitent de ces Maladies.

(6) Mais nous avons fait observer, note 3 de ce Chap.,

Si, vers le dixième, onzième ou douzième jour de la Maladie, le *pouls* devient plus *mollet*; si la langue commence à s'humecter; si les *urines* déposent un *sédiment rougeâtre*, il y a tout lieu d'espérer une issue favorable, ainsi que nous le ferons observer, ci-après, note 7, pages 77 & suivantes de ce Volume.

Si, au lieu de tous ces *symptômes*, le malade est affaibli; si le *pouls* foiblit de plus en plus; si la *respiration* devient difficile, avec un engourdissement dans les membres, un tremblement dans les *nerfs*, des *soubresauts* dans les *tendons*, &c., il y a tout lieu de craindre que l'évènement ne soit funeste.

C'est alors qu'il faut appliquer les *vésicatoires* soit au cou, soit à la cheville des pieds, soit dans

Jour où se décide la Maladie : signes favorables;

Défavorables.

Moments d'appliquer les vésicatoires;

qu'il falloit que les *alimens* fussent proportionnés à l'intensité de la Maladie : que, dans les Maladies très-graves, il falloit s'en abstenir absolument : que, dans les Maladies moins graves, on ne devoit en donner que deux fois par jour; & que, dans celles qui n'étoient point dangereuses, on ne pouvoit aller que jusqu'à trois fois en vingt-quatre heures. Si l'on veut parvenir à lâcher le ventre, au moyen de *pruneaux*, de *pommes* cuites, on sent qu'on ne pourra réussir, qu'en les donnant en une certaine quantité. Or, à cette dose, ils feront d'autant plus de mal que la Maladie sera plus aiguë.

Nous croyons donc devoir restreindre ce conseil à la *magnésie blanche*, à la *crème de tartre*, aux *tamarins*, que l'on ajoute à la *tisane*; ou plutôt à du *petit-lait miellé*; à du *petit-lait* auquel on ajoute, selon la sensibilité du malade, du *sirup de violettes*, ou celui de *fleurs de pêchers*, ou celui de *chicorée* composé de *rhubarbe*. Nous croyons même que l'on pourroit parvenir à n'avoir besoin d'aucun de ces secours, si, au lieu d'un seul *lavement* par jour, on en donnoit deux ou trois. On donnera le premier, comme le conseille l'Auteur; on donnera les deux autres à l'eau simple.

76 SECONDE PARTIE, CHAP. IV, § V.

l'intérieur des jambes, des cuisses, &c., selon les circonstances.

Des synapismes :

On peut encore appliquer sous la plante des pieds, des *cataplasmes* composés de la manière suivante, (auxquels on donne le nom de *Synapismes*.)

Prenez de mie de *pain blanc* émié, quatre onces ;
de semence de *moutarde* pulvérisée, deux onces ;

de *vinaigre*, quantité suffisante.

Faites cuire comme les *cataplasmes* ordinaires.

De donner des cordiaux.

Il faut en même temps soutenir les forces du malade avec des *cordiaux*. Tels sont, le *petit-lait* fait avec un *vin généreux*, le *négus*, le *gruau de sagou*, auquel on ajoute du bon *vin*, &c.

§ V.

Traitement de la Convalescence de la Fièvre continue-aiguë.

Le régime dont nous avons parlé, § III de ce Chapitre, est nécessaire non seulement pendant tout le cours de la *fièvre* & de la *Maladie*, mais encore dans la *convalescence*. Si on le néglige dans cette dernière période, on expose le malade à des rechutes, ou à d'autres *Maladies* qui le rendent *valétudinaire* pour toute sa vie.

Quoique le malade soit foible à la suite de cette *fièvre*, cependant les *alimens* doivent être plus *relâchans* que nourrissans. Il doit éviter avec le plus grand soin toute espèce d'excès. Trop de nourriture, trop de boisson, trop d'*exercice*, lui deviendroient nuisibles. Il faut que son esprit soit parfaitement tranquille : il ne doit s'appliquer ni à l'étude, ni à aucune autre chose qui demande une grande attention.

Si la digestion est lente, si le convalescent éprouve de temps en temps quelques petits ressentimens de fièvre, il doit faire usage de *quinquina* infusé à froid dans de l'eau (de la manière suivante.

Circonstances qui indiquent le quinquina.

Prenez du meilleur *quinquina* concassé, une once; mettez dans une bouteille; versez par-dessus une chopine d'eau froide; bouchez; laissez infuser pendant six ou huit jours à froid, ayant soin de remuer souvent la bouteille; tirez à clair, & conservez pour l'usage. On en prend un demi-verre avant le dîner, autant avant le souper.) En fortifiant l'estomac, il achève d'emporter les restes de la fièvre.

Quand le convalescent commence à recouvrer une partie de ses forces, il faut alors qu'il prenne quelques doux laxatifs, tels que le suivant.

Moment de purger.

Prenez de *tamarins*, une once; de *séné*, un gros.

Médecine convenable dans ce cas.

Faites bouillir pendant quelques minutes dans une chopine d'eau; retirez du feu.

Ajoutez de *manne* en forte, une once. Faites dissoudre; passez.

On donne un verre de ce purgatif d'heure en heure, jusqu'à ce qu'il opère; après quoi on jette le reste.

On répète cette même Médecine deux ou trois fois, en laissant cinq ou six jours d'intervalle entre chaque jour où l'on purge (7).

(7) Les personnes intelligentes qui ont été témoins de la conduite de ces Routiniers, de ces Médicâtres, qui ne connoissent d'autre manière de traiter les malades, qu'en les accablant de remèdes, seront, sans doute, étonnées que dans une Maladie, qui souvent devient très-grave, M. BUCHAN en prescrive si peu. Elles seront également surprises de l'or-

Réflexions sur le traitement qu'on vient de lire.

Les manouvriers, les artisans, ceux qui s'occupent de travaux pénibles, ne doivent point, après

dre & du temps dans lesquels il faut que chacun d'eux soit administré.

Manière dont on traite communément la fièvre continue - aiguë, mise en parallèle.

„Ce n'est pas ainsi que se comporte celui qui nous gouverne, diront-elles : il commence par *saigner*, & il réitère cette *saignée* jusqu'à ce que la *fièvre* soit absolument tombée. Le surlendemain, il *purge*; deux jours après, il *purge* encore, & il repurge tous les deux jours, jusqu'à parfaite guérison. Cependant l'*émétique*, les *poudres*, les *opiates*, les *apozèmes*, les *potions*, &c., rien n'est oublié, rien n'est épargné. S'il lui arrive de ne pas réussir, c'est que la Maladie est plus forte que les *remèdes*. Il seroit bien injuste de lui en faire le moindre reproche; car il *saigne*, il *purge*, il *médicamente* tant qu'il peut.

Avec la méthode de M. BUCHAN.

„Mais si nous nous traitions d'après vos conseils; eh, bon Dieu! nous péririons tous! Vous avez peur de nous permettre une seule *saignée*; & vous défendez que l'on n'aille jamais au delà de trois, dans les *fièvres* les plus *inflammatoires*. Après cela, les *tisanes*, les *tavemens*, les *bains de pieds*, les *fomentations*, sont vos seules ressources, pendant tout le cours de la Maladie. Si vous préférez une *potion*, vous indiquez scrupuleusement les circonstances dans lesquelles il faut la donner; puis vous nous parlez de *vésicatoires*, *remèdes* que nous n'avons jamais vu employer qu'à l'extrémité, avant que de parler de *purgation*, que vous rejetez tout à la fin de la Maladie; encore voulez-vous que le malade ait recouvré une partie de ses forces. Certes, ou la Médecine est bien changée, ou la manie de vouloir innover a furieusement d'empire sur les hommes, puisqu'elle les porte à se jouer même de la vie de leurs semblables!..

Ses préceptes ne sont que ceux d'Hypocrate.

Ce langage, ces propos, ces imputations, sont répétés tous les jours, même par ceux que le rang & les connoissances devroient mettre au dessus du vulgaire. Si, comme le désire l'Auteur patriote, la Médecine devenoit une des branches de notre éducation : si les Ouvrages de nos plus excellens Ecrivains en Médecine, anciens & modernes, étoient plus familiers, on sauroit que les préceptes de M. BUCHAN ne sont que ceux du Père de la Médecine, du divin HYPOCRATE : on verroit qu'il ne fait que concourir

avoir essuyé une pareille Maladie, reprendre trop promptement leur travail : il faut qu'ils ou-

avec les BOERRHAAVE, les VAN SWIETEN, les ROSEN, les PRINGLE, les LIEUTAUD, les DE HAEN, les DE BORDEU, les CLERC, &c., avec tous les amis de l'humanité, à rappeler la Médecine à sa simplicité primitive : à en faire une science, dont les principes sûrs & certains puissent éclairer tous les hommes, qui tous ont plus ou moins besoin de ses secours.

Pour mettre cette vérité hors de doute, voyons quel étoit le plan que suivoit HYPOCRATE dans les Maladies aiguës, & que suivent les Praticiens, qui, secouant le joug des préjugés, & foulant aux pieds les systèmes, ne s'attachent qu'à guérir.

Voici les propres paroles de l'Oracle de la Médecine : „ Dans une fièvre simplement aiguë, il faut faire prendre de l'eau chaude, de l'hydromel, ou de l'oximel. Le malade ne risque rien d'en boire en grande quantité : car si on lui donne ces boissons un peu chaudes, elles pousseront les humeurs viciées par les urines ou par les sueurs, où elles tiendront la respiration libre, ce qui est fort salutaire. Dans une fièvre plus aiguë, il faut donner au malade autant d'eau ou d'hydromel qu'il peut en boire „

Dans les Maladies extrêmement vives, extrêmement aiguës, il ne se borneroit pas aux secours simples, dont nous venons de parler. Dès le commencement, il faisoit usage de la saignée ; il multiplioit les lavemens ; il faisoit boire largement des tisanes adoucissantes & rafraîchissantes, telles que celles indiquées dans les § III & IV de ce Chapitre. Quand il avoit réduit la fièvre à un degré modéré, il laissoit à la Nature le soin de la coction & de la crise.

Mais si vers ce temps de la Maladie, la Nature, troublée, paroît indécise, ou même paroît vouloir s'écarter du chemin le plus facile, pour l'évacuation de la matière morbifique, il employoit alors d'autres moyens. On lit, dans le sixième Livre de ses Epidémies, que si les humeurs veulent se jeter sur une partie non convenable, il faut les en détourner ; que si, au contraire, elles prennent un cours salutaire, on doit les aider, en ouvrant les passages vers lesquels elles se portent. Il joignoit l'exemple au précepte, en faisant, dans ces cas, usage de purgatifs, de fomentations, de bains de vapeurs, de frictions, de synapismes,

Méthode que suivoit le père de la Médecine dans les Maladies aiguës, à dire : serens des grés ?

Dans les Maladies extrêmement aiguës ;

Lorsque la marche irrégulière de la Nature annonce du danger.

blient l'ouvrage jusqu'à ce qu'ils ayent recouvré la majeure partie de leurs forces & de leur vigueur,

de *peffaires*, &c., selon l'état de la Maladie & de la partie affectée.

Terminai-
fon-ordinaire
des Maladies
aiguës.

Il avoit observé qu'une Maladie *aiguë* se termine par une ou par plusieurs *évacuations*; savoir par les *urines*, par les *sueurs*, les *selles*, l'*expectoration*; par un *abcès*, ou un *dépôt* de matière critique, par un *vomissement*, par une *hémorragie*, &c. Le plan de sa conduite, fondé sur ces observations, avoit un but fixe & régulier; sa méthode étoit conforme aux lois de la Nature. Quand les principes sont fondés sur l'observation, les *indications* le sont aussi.

Symptômes
d'après les-
quels il fai-
soit vomir, &
dans quel
temps de la
Maladie il
faisoit vomir.

Il ne faisoit vomir, dans les Maladies, que quand le malade avoit la *bouche amère*, la *langue chargée*; des *rappports*, des *soulèvemens d'estomac*, comme il arrive souvent dans les *fièvres bilieuses & putrides*; mais il ne faisoit vomir que dans les commencemens. Voici comme il s'exprime: „Faites vomir dans le commencement de la Maladie, s'il en est besoin. Le malade alors jouit encore de toutes ses forces: si vous laissez échapper cette occasion favorable, vous serez obligé de différer jusqu'au déclin: mais alors la longueur du mal a épuisé les forces du malade. Quand la Maladie est à son plus haut degré de force, il vaut mieux se tenir tranquille „.

Il ne pur-
geoit pas
dans toutes
les Maladies
aiguës. Pour-
quoi?.

Quant aux *purgations*, il nous apprend qu'il est des Maladies dans lesquelles elles ne sont pas nécessaires. Dans les *fièvres aiguës* qui se terminent par *résolution*, c'est-à-dire, sans aucune *évacuation* sensible, comme il arrive dans la plupart des *fièvres bénignes*, & souvent dans la *fièvre continue-aiguë* dont il est ici question, HYPOCRATE s'abstenoit de purger; parce que les humeurs étant devenues *homogènes*, & capables d'une assimilation parfaite, par la *résolution*, il n'y a pas de rechute à craindre. Il s'en abstenoit encore dans les Maladies dont la *crise est parfaite*, c'est-à-dire, dont les *évacuations* complètes emportent avec elles toute la matière morbifique; de sorte qu'il ne reste rien dont on puisse craindre les suites. Ce qu'on reconnoît au bien-être qu'éprouve sur le champ le malade, aux forces & à l'appétit qui reviennent promptement; enfin, à une *convalescence* facile & heureuse dans laquelle il entre immédiatement.

gueur, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, pages 29, 30, 31 & 32 de ce Volume.

Il ne purgeoit donc que dans les maladies qui se terminent par des crises imparfaites, ou par des évacuations incomplètes, pour ne rien laisser d'hétérogène dans la masse du sang; mais il ne purgeoit qu'à la fin de la Maladie.

La seule exception à cette règle, est la *turgescence* ou l'*orgasme* des humeurs. Dans ce seul cas, il purgeoit, même au commencement de la Maladie; mais cela arrivoit rarement; car, comme il le dit lui-même, la matière morbifique est rarement en *turgescence* dans le commencement d'une Maladie. Il faut lire à la Table les mots *Orgasme* & *Turgescence*.

Ce sont les fautes que l'on commet tous les jours à cet égard, qui ont fait dire à HOFMANN: „ Si nous devons rendre hommage à la vérité, il vaut mieux souvent se reposer sur la seule Nature de la guérison des Maladies, que de la confier aux entreprises d'un Médecin ignorant. Celui-ci, qui ne connoît point les voies que la Nature suit dans la guérison des Maladies, emploie des moyens opposés à son action, & nuisibles au corps; ce qui ne peut que tourner au préjudice du malade „

Telle étoit la pratique d'HYPPOCRATE: telle est celle dont nous voyons se servir M. BUCHAN dans les *fièvres continues aiguës*, & dont nous le verrons se servir dans toutes les *maladies aiguës*. La négligence ou le mépris de ces règles sur l'usage des boissons, de la saignée, des vomitifs, des purgatifs, &c., sont, dit M. CLERC, les véritables causes des infortunes du plus grand nombre des Médecins. Une Maladie simple devient par là compliquée, longue & chronique. Les malades, après avoir langui misérablement, tombent dans des *cachexies*, des *jaunisses* incurables, qui se terminent, au printemps suivant, par des *hydropisies* ou *dysenteries putrides*, auxquelles toute la science humaine n'est pas capable d'apporter remède, comme nous allons le voir, note 4 du Chapitre suivant.

Dans quelles Maladies il purgeoit, & dans quel temps. Exception à cette règle générale.

Snites funestes de la négligence des préceptes d'Hypocrate.

